

Qui ne se garde d'une algarade à la gare en prendra pour son grade !

La torpeur suffocante de ce mois d'août 1928 avait eu raison du chef de gare de Châtelailon-Plage. Les ronflements sonores troublaient Guillaume Fièrbrace. Le jeune homme hésitait : réveiller son supérieur ou le laisser dormir tout son saoul ? Les wagons noir anthracite de la Compagnie du Midi entreraient en gare dans 15 minutes. Ne pas accueillir les voyageurs par une autorité compétente était inconcevable ! Et ce n'est pas lui, modeste porteur, qui pouvait se substituer au chef de gare...

Déjà 6 mois que Guillaume arpentait les quais du matin au soir. Habitant du village des Boucholeurs, comme sa famille depuis 7 générations, sa voie semblait toute tracée : mytiliculteur ou ostréiculteur. La nature en avait décidé autrement. Chaque fois qu'il avait embarqué sur un navire, un mal de mer tenace l'avait contraint à renoncer à poursuivre sur la trace de ses ancêtres.

Fort heureusement le vieux Marcel, porteur attitré de la gare, prenait sa retraite forcée, perclus de rhumatismes. Il prit Guillaume sous son aile et lui enseigna les petits trucs du métier, notamment comment repérer les clients qui laisseraient un joli pourboire et éviter les grippe-sous. Son mentor était doté d'un humour féroce ; sa gouaille avait choqué plus d'un ecclésiastique à qui il adorait faire sa blague favorite : « votre malle est bien lourde, Monseigneur, je m'en vais quérir le diable ».

Le jeune Guillaume était lui d'un naturel timide, voire un peu effacé. Il se résolut cependant à réveiller son chef avant que le train n'entre en gare.

La locomotive freina et s'arrêta bruyamment. Le porteur s'était opportunément positionné à la hauteur des wagons de première classe. Le brouhaha des voyageurs s'extirpant du train était assourdissant.

Une porte s'ouvrit à la volée. Un homme en costume charleston tentait de descendre sur le quai en portant dans les bras une femme brune au rire cristallin. Sa robe de mariée ivoire longue et fluide, son sautoir de perles, sa coiffure à la garçonne, tout en elle attirait

l'attention. Marcel aurait flairé la bonne affaire et se serait jeté sur leurs bagages. Mais le jeune Fièrèbrace n'était pas taillé dans le même bois.

Derrière le couple aux anges, une ombre vêtue intégralement de noir semblait prête à défaillir à chaque pas. Une voilette dissimulait à grand-peine aux regards des yeux embués de larme. Des mains d'une blancheur diaphane se cramponnaient à la portière. Une fluette voix d'outre-tombe héla Guillaume :

« Par pitié, jeune homme. Venez à mon secours. Mes malles de voyage doivent être descendues du wagon avant que le train ne reparte. »

Mais le couple vociférât d'une seule voix qu'il était descendu en premier sur le quai.

La tenue de deuil contrastait avec la blancheur immaculée de la mariée. Fallait-il privilégier le bonheur ou le malheur ?

Le Sieur Fièrèbrace était pris entre le marteau et l'enclume. Que faire ? Céder à la pitié ou exécuter les ordres ?

Une rombière ventripotente détournamalgré elle l'attention. En voulant à son descendre du wagon, elle heurta la pile de malles qui s'effondra avec fracas sur le quai. Guillaume s'affaira afin de remettre un peu d'ordre. Les mariés, la veuve et la rombière tentaient de retrouver leurs biens dans ce charivari. Soudain, l'épousée poussa des hauts cris. Leur valise de voyage de noce, pourtant bien reconnaissable avec l'inscription « Just Married », avait disparu !

Prévenue, la maréchaussée accourut promptement. Le garde champêtre releva l'identité de chacun des présents ainsi que pour les estivants le nom de leur hôtel de résidence. Guillaume transporta les bagages jusqu'aux hôtels et s'en alla rejoindre son ami Charles Amable Junior.

Ce dernier, neveu de l'auguste peintre, s'adonnait à la peinture à ses heures perdues. Ses croûtes n'avaient aucun succès, mais manier un pinceau le délassait. Trempant sans relâche ses pinceaux dans la gouache, il essayait vainement de rendre l'atmosphère de la gare dont il avait réalisé une esquisse du quai cet après-midi. Les lamentations de Guillaume, qui

craignait que le vol lui causa quelques ennuis, glissaient sur lui telles les gouttes de pluie sur le plumage huilé des mouettes. Le porteur se tenait entre le tableau et l'horizon, empêchant le peintre de profiter des derniers rayons du soleil couchant, alors que le phénomène très rare du rayon vert, ce fin trait lumineux se produisant uniquement pendant l'été au moment exact où le soleil faisait corps avec la mer à l'horizon avant de sombrer définitivement, allait débiter. Charles voulut écarter son ami de son champ de vision, mais le rayon vert, véritable concentré d'aurore boréale, irradiait Guillaume et transperça le tableau. Le jeune homme disparut alors en un instant comme par enchantement.

Médusé, le peintre crut à une blague de son ami. Il le hêla, le chercha longtemps aux alentours et finit par se dire que la nuit portait conseil et qu'il aurait le fin mot de l'histoire le lendemain. Il lava et sécha ses pinceaux, prit avec précaution sa toile et son chevalet et regagna ses pénates.

Guillaume se réveilla la bouche pâteuse et le nez rempli d'une odeur de peinture fraîche. Il se sentait tout chiffonné, comme le dormeur dont le visage est marqué au matin par les plis d'un drap grossier. Saperlipopette, où était-il donc ?

Il était assis par terre et adossé à quelque chose. La lune éclairait faiblement.

Pas âme qui vive. Pas un bruit.

Le jeune homme tâta le sol. Une espèce de bitume. Dans son dos, cela avait la consistance du cuir.

Il se leva doucement et observa autour de lui. Il était sur le quai de la gare !

Comment diable était-il revenu ici ? En pleine nuit ? Que signifiaient ces malles abandonnées au milieu du quai sans leur propriétaire ? Où était le chef de gare ?

Était-ce un cauchemar causé par le tourment de la déplaisante aventure du vol d'un bagage qui était sous sa responsabilité ?

Guillaume tenta de sortir de la gare, mais le quai n'avait pas de fin. Ou plutôt, il était infini...

Quand il allait à droite, il finissait par revenir par la gauche jusqu'au tas de malle. Et quand il allait à gauche, il revenait par la droite.

Impossible de traverser les voies de part et d'autre du quai.

Il cria, cria à perdre voix, mais son hurlement était comme étouffé.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le jeune homme était prisonnier de ce quai !

Sans vergogne, le Sieur Fièrbrance se résolut à forcer les malles. Peu importe l'honneur quand on croit sa dernière heure arrivée !

Tenaillé par la faim, le prisonnier du quai cherchait de quoi se sustenter. Les malles regorgeaient de vêtements pour la plage ou les réceptions, de linges de maison mais point de nourritures. Une plus petite valise contenait un nécessaire d'écritures et un faire-part de mariage, raturé par une main rageuse. Guillaume déchiffra avec peine l'écriture :

« Elle m'a volé mon promis,
Mais ne l'emportera pas au paradis
Je jure de faire de sa vie
Un enfer sans compromis »

Exténué, Guillaume s'endormit sur le quai, le faire-part mystérieux entre les mains.

La nuit passa.

Calme et sereine.

Enfin, pour presque tous.

L'aube était propice à l'inspiration. Le peintre amateur Charles Amable Junior but une tasse de café, grignota une demi-brioche et, son matériel sous le bras, se posta sur le port pour achever son tableau de la gare. Sa mémoire photographique lui permettait de saisir les détails en une fois, sans avoir besoin de passer des heures en face de la scène qu'il peignait. Et comme il préférait l'ambiance du port à celle de la gare, il peignait une gare tout en profitant de l'ambiance portuaire et des odeurs de l'océan.

« Bizarre, bizarre, j'ai peint hier une pile de malles bien ordonnées et elles sont aujourd'hui dispersées sur le quai ! Et qu'est que c'est que ces pattes de mouches vers la droite et vers

la gauche du quai ? La peinture ne devait sans doute pas encore être bien sèche quand j'ai plié mes affaires hier soir et a dû couler. Il faut absolument que je sois plus attentif. Et que corrige tous ces défauts ».

Charles disposa ses couleurs sur la palette et recommença son œuvre. Un couple d'amoureux ne tarda pas à admirer le réalisme de la scène.

L'homme aborda le peintre sans ambages :

« Ma femme veut ce tableau. Votre prix sera le mien. Je n'y mets qu'une condition : merci de masquer ce personnage dans le coin droit du tableau. Je n'apprécie que les natures mortes ».

N'en revenant pas de sa bonne fortune, le peintre se hâta de couvrir de gris semblable au quai la petite tâche marron du coin droit, qui vira bizarrement au rouge au début. Il dut s'acharner un moment pour rendre invisible cette tâche bizarre.

Charles ne saurait jamais que le jour où il avait vendu son premier tableau, il avait en même temps tué involontairement son ami Guillaume, prisonnier du quai du tableau. Il ne le revit jamais, ni personne d'ailleurs.

Le couple désormais propriétaire du tableau était loin de ses préoccupations. Son voyage de noce avait été émaillé de nombreux incidents, dont la disparition d'une valise n'était que les prémices. Et cette sensation désagréable d'être suivis et observés en permanence...

1553 mots

